

Zola, poète de la nature

Discours prononcé à Médan le 3 octobre 1970

Robert Sabatier

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais tout d'abord vous dire combien je suis sensible à l'honneur qui m'est fait de venir me joindre à cette assemblée d'admirateurs d'Emile Zola, et, en même temps, combien ce privilège m'intimide, d'autant que parler d'un écrivain aussi considérable en présence d'orfèvres me paraît comporter sa part d'impudence. Mais je sais aussi que, si docte que soit un connaisseur de Zola, la connaissance de la nature humaine qu'il a puisée dans sa lecture du romancier le porte naturellement vers l'exigence en matière de sincérité et vers l'indulgence devant les fautes et les manques d'autrui. Je vous promets donc ma sincérité, en même temps que je réclame votre indulgence.

Dans mon dernier roman, un nommé Bougras, vieil anarchiste au grand cœur de la butte Montmartre, se promène en compagnie d'un petit garçon de dix ans, Olivier, orphelin depuis peu, et voici leur dialogue :

« Plus tard, tu liras Zola », dit Bougras avec solennité et respect.

Après quelques pas, l'index levé, il ajouta :

« Zola, il y a tout là-dedans ! »

Olivier se dit qu'il devait retenir ce nom. Il répéta Zola, Zola, Zola¹ ... »

Pardon de me citer ; mais ce que je cite, c'est aussi un fait réel. J'étais ce petit garçon encore bien ignorant et qui répétait le nom d'un écrivain parce qu'un homme simple, un homme du peuple, le lui avait nommé avec respect.

Plus tard, le même petit garçon se retrouva la campagne chez son grand-père, forgeron, maréchal-ferrant de village à Saugues dans la Haute-Loire. Le vieil homme, dans sa jeunesse, avait appris à lire tout seul, et il avait appris à lire à sa femme, ma grand-mère, louée à des paysans dès l'âge de huit ans. Ces gens-là trimèrent dur toute leur vie, et je chéris fort cette image lointaine de la grosse main calleuse de l'ouvrier rural guidant la petite main de sa jeune femme et lui faisant tracer les premières lettres, les premiers mots de ma lignée. Le savoir de l'écriture dans ma famille n'a commencé qu'à la fin du dix-neuvième siècle. Mais cette image de l'homme écrivant m'est restée chère et j'y puise mon respect de l'écriture.

Refermons cette parenthèse. Le pépé lisait Zola, lui aussi. Comme le citadin de la Butte. Et c'est bien là qu'on reconnaît la double vocation, terrienne et citadine, de l'auteur de *La Terre* ou de *La Faute de l'abbé Mouret*, du *Ventre de Paris* ou d'*Au Bonheur des Dames*, de tant d'autres romans qui montrent que, partout, il se sent à l'aise.

Que croyez-vous qu'il m'arriva ? Pensez-vous que je me suis jeté sur les *Rougon-Macquart* dès mon adolescence ? Eh bien, non ! Je dois à la vérité de dire qu'à quinze ans je fréquentais surtout les poètes. Je vivais alors dans un milieu plus aisé où l'on m'avait adopté, et, là, je n'eus jamais Zola à portée de main. On m'autorisait Balzac, on m'éloignait de Zola. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais très bien compris. Entre mon grand-père et moi, n'y avait-il pas

¹ Robert Sabatier, *Les Allumettes suédoises*, Albin Michel, Paris, 1969, p. 263.

une génération intermédiaire qui le tenait au purgatoire ? C'est bien possible. Et puis, dans l'idée très vague que j'avais de Zola, j'imaginai uniquement un gros réalisme facile. Étais-je sot ! Bien sûr, le Des Esseintes de Huysmans plaisait davantage au poète que contient chaque adolescent. Qui m'aurait dit que, dans certaines énumérations d'*A rebours*, je trouverais un jour une parenté avec certaines énumérations du *Ventre de Paris* ? L'un nommait des pierres précieuses, l'autre des viandes et des poissons : les deux nommaient des trésors de la Terre.

Et un jour, au hasard de la bibliothèque municipale, je lus *La Fortune des Rougon*. Que d'êtres rencontrés au hasard d'une vie, pourtant encore pauvre en expérience, ne trouvais-je pas là ! Mais je ne veux pas vous décrire cette flamme enthousiaste qui m'a projeté d'œuvre en œuvre, cette découverte de l'écrivain, puis de l'homme généreux, du lutteur : vous êtes les amis de Zola, vous avez tous ressenti cela, et à des degrés divers, selon les sensibilités différentes, et c'est ce qui nous réunit. Non, je veux seulement m'attacher à ce qui, à l'intérieur de l'œuvre de Zola, m'a apporté un peu plus peut-être que l'ensemble de son œuvre, en quelque sorte un « un supplément d'âme », ce Paradou de *La Faute* qui me faisait découvrir, dans un lyrisme étourdissant, *Zola poète*.

Oui, il est peut-être inhabituel d'accoler le mot poète à Zola, et pourtant celui qui transfigure un jardin au point d'en faire une jungle est un poète. Aujourd'hui, la poésie n'est plus désignée seulement comme l'« art des vers », comme la marque d'un certain genre distingué des autres productions de l'esprit, mais plutôt comme un certain génie d'une espèce particulière qui se manifeste jusque dans la prose si elle sait frapper non sens, éveiller des impressions, des émotions nées de la sensibilité et de l'imagination. C'est Fargue, je crois, qui a dit : « La poésie est le point où la prose décolle », décolle comme un avion, et, dans *La Faute* tout particulièrement, la prose de Zola décolle. Mais, dans toutes les grandes œuvres de l'humanité, chez Tolstoï, chez Hugo, chez Rabelais, chez Shakespeare, il y a non seulement roman, non seulement théâtre, mais en plus cette poésie qui les transforme en épopées – moderne épopée des temps nouveaux quand il s'agit de Zola.

« On ne fait de la poésie qu'avec l'antipoétique », écrit justement le Suisse Ramuz. Il n'est pas que la licorne et le cheval pour créer une atmosphère poétique et la nomination des choses existantes n'est pas à l'opposé du rêve. « Donner à voir », dit un poète. « Nommer les choses », dit un autre. Chez le Zola poète dont je parle, nous aurons à voir, à entendre, à sentir, à ressentir « la vie énorme encore qui recommence », comme disait Léon Deubel. Ajoutons qu'en plus du romanesque pur nous avons dans *La Faute* de quoi satisfaire tous nos sens.

Et comme j'ai été heureux d'apprendre dans l'édition Lanoux-Mitterand, ce dernier ayant obtenu le grand prix de la critique, que le vénéré Huysmans de mon adolescence a qualifié *La Faute* « un poème d'amour et l'un des plus beaux poèmes que je connaisse », que Mallarmé a parlé de « magnificence ». Mallarmé ! Peut-on imaginer plus loin de Zola ! Et pourtant, il y a dans maints passages de *La Faute* une préciosité sans doute non voulue, mais quasi mallarméenne. Un Zola-Montesquiou, curieuse alliance. Je lis cependant :

Par moments, ils disparaissaient jusqu'aux chevilles dans la soie mouchetée des silènes roses, dans le satin panaché des œillets mignardise, dans le velours bleu des myosotis, criblé de petits yeux mélancoliques. Plus loin, ils traversaient des résédas gigantesques qui leur montaient aux genoux, comme un bain de parfums ; ils coupaient par un champ de muguets pour épargner un champ voisin de violettes, si douces qu'ils tremblaient d'en meurtrir la moindre touffe [...]. Au-delà des violettes, la laine verte des lobelia se déroulait, un peu rude,

piquée de mauve clair ; les étoiles nuancées des sélaginoïdes, les coupes bleues des nemophila, les croix jaunes des saponaires, les croix roses et blanches des juliennes de Mahon².

Et il énumérera en les parant d'épithètes choisies et d'images les ageratums, les asperules, les mimilus, les phlox, les fraxinelles, les centranthus, les cynoglosses, les schizanthus, les rhodantes, les viscaria, les clarkia, les leptosiphons, les lagurus, les lupins, les balsamines, les sédums, les scabieuses, et mille autres joyaux du monde végétal, se grisant et nous grisant de ce langage que ne désavouerait pas un poète moderne, Supervielle ou Henri Michaux.

Cette lecture nous montre vite les multiples formes de la poésie qui composent le livre. Poésie de la cruauté lorsque, dans une basse-cour, Désirée montre à Serge de simples poules déchirant du bec l'une d'elles blessée³. Poésie panthéiste qui, bien sûr, court tout au long du livre, mais trouve en quelque sorte son exaltation et sa plénitude dans l'image de chèvres et de boucs⁴, créatures infernales dont ne se différencie guère le misogynne Archangias, lui aussi homme à l'oreille coupée. Poésie de Marie dont Serge Mouret a le culte à ce point qu'il se demande s'il ne vole pas Dieu en lui accordant une telle part de son amour⁵. Et ce culte n'est pas sans faire penser à cette manière qu'avaient parfois les troubadours, et plus tard les poètes renaissants, de mêler à l'amour religieux de Marie une certaine forme d'amour courtois qui ramenait la Vierge à la Femme et même qui l'identifiait à l'Amante.

Mais ce qui nous entraîne dans ce roman, ce qui lui donne à la fois son essor et son fil conducteur, c'est cette énergie quasi tellurique, ces myriades de mouvements de la nature qui assurent sa marche géante. Et quelle musculature de verbe pour entraîner ces forces vives ! Zola nous dit, et je le cite⁶, « l'ardent langage de ces terres brûlées », les « soupirs des feuilles pâmées sous le soleil », « une lointaine clameur de fleuve débordé », la palpitation de cette nature qui n'est pas figée au sol mais constamment en mouvement. Écoutons avec lui ce bruit intense :

Et bientôt tout fut en mouvement : les souches des vignes rampaient comme de grands insectes ; les blés maigres, les herbes séchées faisaient des bataillons armés de hautes lances ; les arbres s'échevelaient à courir, étiraient leurs membres, pareils à des lutteurs qui s'apprêtaient au combat ; les feuilles tombées marchaient, la poussière des routes marchait. Multitude recrutant à chaque pas des forces nouvelles, peuple en rut dont le souffle approchait, tempête de vie à l'haleine de fournaise, emportant tout devant elle, dans le tourbillon d'un accouchement colossal... »

Tout cela ébranlera l'église, mais, dit-il « le grand Christ, secoué, ne tomba pas⁷. »

Parlant de cette fureur végétale, que d'associations ne pourrions nous faire ! Nous sommes loin des sages jardins de l'abbé Delille. Nous avons l'annonce d'une certaine poésie moderne, celle qui, loin des constructions abstraites, puise sa vie dans cette nature dont on s'aperçoit, en ces temps de pollutions et de destructions, qu'elle est notre réserve de vie. Et, tandis que je relisais ces énumérations d'arbres, d'« êtres de bonté, pleins de force, pleins de silence, pleins d'immobilité heureuse⁸ », qu'avec Albine et Serge je les aimais tous, érables, frênes, ormes, bouleaux, aunes, platanes, mélèzes, chênes, je pensais à tout cela qui est essentiel et qu'aujourd'hui nous oublions.

² *La Faute de l'abbé Mouret*, livre II, chapitre VII, in *Œuvres complètes*, Cercle du livre précieux, tome III, p. 126.

³ *Ibid.*, p. 62.

⁴ *Ibid.*, p. 64.

⁵ *Ibid.*, p. 78.

⁶ *Ibid.*, p. 239.

⁷ *Ibid.*, p. 150.

⁸ *Ibid.*, p. 257.

Et quelle beauté, n'est-ce pas ? lorsque Albine rôde dans le Paradou « trainant l'agonie muette d'une bête blessée⁹ » ! Là, dans un beau mouvement que je qualifierai – après tant de beautés picturales, tant de Rubens, tant de Renoir de langage – de musical, la nature se tait, recueillie. Ces pages de la mort, de la mort dans la nature sont plus belles que celles des romantiques, plus sensibles que tout, d'un ton élégiaque sans mièvrerie (Zola ignore cela) qui fait naître chez le lecteur une émotion juste et profonde. Quel chef-d'œuvre ! Oui, quel chef-d'œuvre ! Certes, armé d'un microscope, tel critique pourrait retrouver des procédés, parler de documentation, de recours au catalogue. Il pourrait découvrir ça et là une expression, une épithète qu'il jugerait excessive, un verbe qu'il dirait mal choisi. C'est vrai. Zola semble emporté parfois par l'ampleur, le mouvement, le désordre : c'est un désordre supérieur qui est celui de la nature. Mais va-t-on lui reprocher son lyrisme, sa manière de nous entraîner à sa suite, de faire que nous nous identifions à chaque personnage, à chaque paysage ? Non, il n'est pas fait pour les muscadins et les cuistres. Il est le véritable maître de la grande école du regard, d'un regard qui n'est pas myope et figé, d'un regard qui ne tue pas les choses mais les suit dans leur démarche vitale. D'un regard, dis-je : mais pas seulement. Cocteau disait qu'une œuvre d'art doit satisfaire toutes les muses, en ajoutant malicieusement : c'est la preuve par neuf. Zola, avec *La Faute*, satisfait non seulement notre intelligence et notre sensibilité, mais en même temps tous nos sens. A chaque page, vue, toucher, ouïe, odorat, goût sont concernés.

Je crois qu'une magie du poème est d'offrir une nourriture qu'on déguste, qu'on savoure en l'énonçant. Il y dans *La Faute* de si beaux passages qu'on pourrait les extraire et s'apercevoir qu'ils constituent de véritables poèmes en prose dignes des maîtres du genre.

Bien sûr, aborder *La Faute de l'abbé Mouret* sous le seul aspect poétique serait une erreur. Il y a, avant tout, le thème du prêtre amoureux, l'arrière-plan du physiologisme, celui, politique, du radicalisme qui menait sa bataille contre l'Eglise, contre les prêtres, plus encore que contre la religion ; et c'est là qu'il faut suivre Zola. Mais cette grande lutte de la nature et de la religion, l'une et l'autre comportant une intense poésie, devait créer ce choc permettant la naissance des images éblouissantes que l'on sait. Et ne peut-on oser cette image d'un Zola ayant, à la gauche de sa table de travail, des piles d'ouvrages de botanique et, à sa droite, les ouvrages de religion dans lesquels il puisera sa documentation. Ici, il trouvait les plantes et la magie de leurs appellations amoureusement nommées. Là, il découvrirait un monde assez différent de sa sensibilité naturaliste, mais dans lequel, en homme cultivé, et, qui sait ? peut-être avec un brin de nostalgie venu de ses ascendances, il trouvait une riche nourriture, dût-il s'en servir pour sa contestation. Mais, les érudits nous l'ont appris, Zola ne manqua pas, après avoir lu maints traités de sciences naturelles, de se rendre, si l'on peut dire, sur le chantier, en visitant par exemple les expositions d'horticulture, en découvrant d'autre par comment s'exprimait l'amour de Marie chez les jésuites espagnols.

Dans cette société du XIXe siècle, dominée par les dynasties bourgeoises de la révolution industrielle, Zola a voulu écrire un roman provocateur, la principale provocation étant non seulement celle qui consistait à montrer de l'intérieur un jeune prêtre, mais aussi, et peut-être davantage, la provocation d'évoquer un monde où la civilisation n'entre pas, la provocation la plus forte, la plus puissante : celle de la nature. A notre époque de pelouses bien tondues, *La Faute* apporte encore un sursaut de nature contre la banalité du convenu. Et ne pourrions-nous pas dire, en 1970, où, avant d'avoir tout à fait épuisé notre oxygène, détruit les végétaux qui nous apportent la vie, déséquilibré la nature, nous commençons à mesurer les erreurs de la civilisation, ne pourrions-nous pas nous exclamer, comme Zola dans une *Causerie du dimanche* publiée le 3 décembre 1872, il y a presque cent ans :

Ah ! Vraiment, il me prend des envies d'aller courir les prés et de revenir avec toutes les odeurs fortes des herbes foulées à mes semelles. Je voudrais rapporter, dans ces salons bégueules, les puissants parfums de la

⁹ *La Faute de l'abbé Mouret*, op. cit., p. 257.

nature, les souffles des eaux et des bois, la senteur des foins qui grise les filles, les grandes rafales de thym et de lavande qui descendent des collines. Et là j'étalerais la nature en rut, goûtant une joie à faire évanouir les dames¹⁰.

Eh bien, Mesdames et Messieurs, puisque nous sommes à Médan, par ce dimanche, permettez-moi d'en terminer sur ce cri d'amour du romancier qui est aussi, n'en doutons pas, le cri d'amour d'un poète.

¹⁰ « Causerie du dimanche », in *Le Corsaire*, 3 décembre 1872 ; *Œuvres complètes*, t. X, pp. 975-976.